

Culture



Paul VIRILIO, *The Vision Machine*, Londres and Indianapolis : British Film Institute et Indiana University Press, 1994, 81 pages (broché) (Traduit du français, *La machine de vision*, Éditions Galilée, 1988)

Gérald Baril

Volume 15, Number 2, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083888ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083888ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G. (1995). Review of [Paul VIRILIO, *The Vision Machine*, Londres and Indianapolis : British Film Institute et Indiana University Press, 1994, 81 pages (broché) (Traduit du français, *La machine de vision*, Éditions Galilée, 1988)]. *Culture*, 15(2), 137–138. <https://doi.org/10.7202/1083888ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

l'information par la machine? Ce qui rejoindrait aussi le discours scientifique actuel.

Ainsi, nous retrouverions là ce que Durif-Bruckner soulève dès le début de son ouvrage à savoir « qu'il est courant de constater que des morceaux d'explications sélectionnés dans le 'texte scientifique' sont emboîtés à des séquences profanes selon des logiques inédites » (p. 21). Il s'agirait cette fois de donner sa pleine mesure dans l'analyse à un énoncé aussi capital que celui-là pour mieux comprendre les connaissances physiologiques populaires dans la société française.

Paul VIRILIO, *The Vision Machine*, Londres and Indianapolis : British Film Institute et Indiana University Press, 1994, 81 pages (broché) (Traduit du français, *La machine de vision*, Éditions Galilée, 1988.)

Par *Gérald Baril*

INRS – Culture et Société

Ce court essai, caractérisé par un éclectisme ostentatoire, propose une manière de penser l'histoire de la production, de la diffusion et de la perception des images. Paul Virilio y observe avec acuité diverses implications de la présence croissante des « machines de vision » dans les sociétés occidentales mais, en dernière analyse, emporté par son objet, il lui attribue un rôle de détermination qui paraît peu plausible.

Au premier chapitre, Virilio présente ce qu'il conçoit comme un glissement de la fonction des images, entraîné par l'apparition et le développement de nouveaux moyens de production picturale mettant à contribution la science et la technique, davantage que l'art. Dans l'esprit de l'auteur, notamment, la surabondance et la grande disponibilité des images rendrait de moins en moins nécessaires les capacités individuelles de mémorisation ; ces dernières seraient donc en déclin, surtout depuis l'apparition des techniques électroniques de captage et la numérisation des images. Ainsi, comme la caméra devient littéralement l'œil du photographe, les techniques de visualisation seraient en train de remplacer la vision. L'humanité serait au seuil d'une perte définitive de la foi dans sa perception du monde, monde avec lequel elle faisait corps dans l'esprit de la chrétienté augustinienne.

Le deuxième chapitre de l'essai avance que la photographie, célébrée à l'origine comme une preuve de l'existence d'une réalité objective, a eu pour effet, à long terme, de contribuer à la réfutation de l'objectivité. Chaque photogramme étant, selon les mots mêmes de Niepce, un « point de vue » sur le monde, l'accumulation des informations allait poser rapidement la question de l'interprétation. Le XXe siècle allait révéler un monde dont l'existence tient dans sa représentation, dans sa nature de construction mentale. La théorie de la relativité d'Einstein serait en quelque sorte l'aboutissement logique d'une série de remises en question des fondements d'une certaine philosophie de la conscience.

Les troisième et quatrième chapitres mettent en évidence une fascination des sociétés occidentales pour la transparence, depuis le siècle des lumières jusqu'à la téléprésence, par exemple, qui permet de nos jours, par image vidéo interposée, la comparution virtuelle en cour des témoins ne pouvant être matériellement présents pour des raisons d'âge, de santé ou de sécurité. Par ailleurs, la multitude de caméras de surveillance et d'appareils divers d'enregistrement d'images, disséminés dans les lieux publics et entre les mains de professionnels et d'amateurs, génère d'immenses stocks d'images disponibles pour toute une gamme de détournements artistiques, militaires, criminels, politiques ou judiciaires.

Au delà des images de synthèse, annonce le cinquième chapitre de l'essai, au delà de la production d'images assistée par ordinateur, nous serions sur le point d'atteindre l'ère de la « perception synthétique », c'est-à-dire un monde où les ordinateurs vont se mettre à interpréter les images à la place des humains. Les conséquences de ce bouleversement majeur, selon l'auteur, sont imprévisibles mais un tel changement risque de révolutionner en profondeur l'idée que l'humanité se fait d'elle-même et du monde. Là réside la contradiction fondamentale de la thèse de Virilio, qui évalue l'importance du phénomène d'autonomisation des techniques de visualisation en termes d'impact de la perception « automatisée » sur la perception humaine globale.

Virilio (qui s'y connaît pourtant en architecture, puisqu'il l'enseigne) franchit un seuil sans faire attention à la marche. Comme avant lui McLuhan, qui aurait dû dire « le médium est aussi le message », ou comme ceux qui n'avaient pas vu

qu'après la fin de l'histoire il y a encore une histoire, Virilio semble soutenir, contre toute vraisemblance, que des interprétations générées par des machines puissent revendiquer une existence extra-culturelle.

P.F. KLUGE, *The Edge of Paradise. America in Micronesia*, Honolulu : University of Hawaii Press, 1991, 244 pages (broché)

Par Donna Winslow

Université d'Ottawa

Ce livre fort bien écrit nous transporte, à la manière d'un pèlerinage, à travers le Pacifique Nord pour y visiter le tombeau de Lazarus Salii, ex-président de la République de Palau. Ce voyage, véritable rituel conscient, est une immersion sacrée dans la réalité historique et politique des îles. C'est aussi pour Kluge, une forme de deuil pour la mort de son ami Salii et de ses rêves. La vie de Salii s'est terminée par un suicide et depuis, les îles « sombrent sous le poids des rêves qu'elles ne peuvent soutenir » (p. 233).

Pour Kluge, le voyage est un acte de rédemption et de fermeture. On ressent avec lui ce qu'il avait pressenti en tant que volontaire du « Peace Corps » à Saipan en 1967 : ce sentiment de pouvoir changer l'histoire alors qu'il participait à la rédaction de la Constitution pour la Micronésie. Mais, à la fin, le ton change, marqué par l'opportunisme qui se propagea dans les îles après son retour aux États-Unis. Le livre est imprégné de tristesse et d'un sentiment d'échec : « Ce que je croyais être une merveilleuse entreprise, conjuguant le meilleur de l'Amérique et de la Micronésie, devint à la fois assommant et plein de corruption » (p. 240).

Contrairement à un temple, où nous serions conduits de la périphérie au centre sacré, nous sommes dirigés, ici, à travers nombre de mémoires, du « centre » (É.-U.) vers la « périphérie » de l'empire américain (Micronésie). Kluge nous entraîne ainsi dans une spirale centrifuge à travers les îles et leurs histoires. Honolulu – le troupeau de touristes de Waikiki et les emplettes frénétiques d'Ala Moana. Majuro – au béton nu, aux ampoules lumineuses dépouillées, aux climatiseurs qui dégoulinent, avec l'eau et la nourriture importée, 90% d'importations. L'étrange mariage de K-Mart et de Gauguin –

« Des contenants de plastique devant des porcs attachés » (p. 46). Ponape – sentiments féconds et vides de compromis et d'échecs. Guam – fourmillant de touristes japonais. Kluge est le témoin d'une nouvelle invasion japonaise : nouveaux mariés, vénérateurs du soleil, golfeurs. Saipan – une île campagnarde, avec bière et poussière, cède le pas à l'industrie étrangère du vêtement, au scintillement de Julio Iglesias, aux glissoires aquatiques et où, dans un décor à la Disney, un « galion espagnol est échoué sur des roches au bord de la piscine » (p. 123). Yap – dormante presque morte, « prise dans un filet qui mène directement à Washington » (p. 175). Finalement – Palau – où les contradictions de l'influence américaine semblent être devenues une forme d'expression artistique.

Kluge peuple ses voyages de personnages que nous avons tous rencontrés dans le Pacifique : « des touristes qui, assis sur une île tropicale, sont confrontés aux ananas en conserve des Philippines et de la Thaïlande » (p. 84) ; la galerie des « accrochés » incapables de quitter les îles, comme Joe qui maria une fille des îles, eut sept enfants et est un « éditeur rédacteur provincial, un conteur, un complotteur, un commentateur poétique, théoricien et historien improvisé » (p. 47) ; le jésuite qui découvrit des mots que les locaux eux-mêmes avaient oubliés ; l'expatrié qui a tout vu ; les couples de jeunes et de vieux qui vont d'île en île, recueillant les histoires et les aventures comme d'autres collectionnent les timbres ; les politiciens de l'île qui passent plus de temps dans les aéroports et les hôtels hors des îles – « ce qui détermine les insulaires, ce n'est pas leur manière de vivre sur les îles mais leur façon de se déplacer entre elles » (p. 199).

Ce qui me plaît le plus dans ce livre est comment Kluge pulvérise l'image du Paradis – des hameaux de cabanes mornes aux toitures de fer blanc, des piles de canettes de bière et le scintillement des magnétoscopes dans la nuit tropicale, aux milliers de touristes japonais qui se bronzent sur les plages où ont eu lieu les débarquements de la guerre du Pacifique. Notre image du Pacifique repose sur les fantaisies occidentales de l'abondance, du loisir, du soleil et du plaisir. Les gens viennent aux îles pour une vie simple mais se rendent vite compte qu'elles sont « des endroits inextricables et complexes, non pas en dépit de leur petitesse mais à cause de celle-ci » (p. 69). C'est cette image du Pacifique que Kluge nous révèle, le Pacifique des ironies et des paradoxes. Le livre,